

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Sidi Mohamed Lakhdar Barka

Sidi Mohamed Lakhdar Barka est Professeur d'anglais et chercheur algérien à l'Université d'Oran de 1972 à 2016 et doyen de la faculté des langues étrangères de 2014 à 2016. Il est reconnu pour ses travaux en littérature, en théâtre et en sociologie culturelle.

Habib

Nous sommes le 28 octobre 2025, à Oran, pour le projet de recherche Histoire orale de la production des connaissances et j'ai le plaisir et l'honneur de rencontrer aujourd'hui Sidi Mohamed Lakhdar Barka. Bonjour monsieur et merci infiniment pour votre temps, c'est un grand plaisir de faire votre connaissance et d'échanger avec vous pour ce programme de recherche.

Je commence toujours par la même question extrêmement simple, qui êtes-vous ?

Mohamed

Vous avez déjà mon nom et prénom. Je suis né dans une petite ville des environs de Tlemcen, l'école primaire c'était dans cette ville qui s'appelle Ouled Mimoun, à l'époque c'était La Mauricière. J'ai étudié au lycée à Sidi Bel Abbès et j'ai fait ma licence à Alger. Ensuite, une première postgraduation en Grande-Bretagne, une deuxième postgraduation à Lille, un doctorat de troisième cycle à Lille en 1986 et un doctorat d'État à l'Université d'Oran en 2005. J'ai commencé à enseigner à l'Université d'Oran en 1972 et j'ai fait toute ma carrière ici jusqu'en 2016 où je suis parti à la retraite ayant été nommé doyen de la faculté des langues étrangères de 2014 à 2016. Voilà, en gros, mon parcours professionnel.

Habib

On va revenir dans les détails dans l'ensemble, dans la famille. Vous êtes né quelle année ?

Mohamed

C'est au siècle dernier, 1946. Je vais bientôt avoir 80 ans.

Habib

Vous êtes né dans quel genre de famille ? Urbanisée, paysanne, urbaine, quel genre de famille ?

Mohamed

Plutôt petite citadine. Le village avait à l'époque à peu près 30 000 habitants. C'est un village perché en montagne. J'ai fait l'école primaire là-bas. Mon père était facteur. Il a été facteur à cheval, ensuite, facteur en moto puis facteur en voiture, il a fait tout un parcours dans la région. Ma mère était femme au foyer, née de parents qui avaient une ferme dans les environs. Voilà, famille nombreuse, on était neuf, cinq garçons et quatre filles, je suis le dernier des garçons et il y a eu une fille après moi. Je garde un merveilleux souvenir de mon enfance à Ouled Mimoun. C'est une ville d'eau, une ville de platanes qui ressemble beaucoup à Aix-en-Provence, une ville où le climat est sain et où les cultures maraîchères sont très abondantes et c'est aussi une ville connue pour ses cerisiers. Mon père avait une petite parcelle de cerisiers qu'il a perdu ensuite au moment des nationalisations.

Habib

Au moment de l'indépendance, vous aviez 16 ans.

Mohamed

Au moment de l'indépendance, j'étais à Sidi Bel Abbès, je faisais le brevet de premier cycle, et ensuite la première partie du bac, la deuxième partie du bac. Et en 68, avec la deuxième partie du bac, je suis allé à Alger.

Habib

On va rester dans la première période. Quel était le contexte ? C'était la colonisation, évidemment. Vous étiez pauvre ? Vous étiez moyen ? Comment vous étiez traité ?

Mohamed

Je pense qu'on faisait partie d'une relative catégorie sociale. Mon père était fonctionnaire. Les seuls problèmes que l'on a eus venaient du fait que mes frères sont montés au maquis très tôt. Mon premier frère est monté au maquis en 54, directement, il était officier de l'ALN. Mon deuxième frère passait son bac au lycée Leclerc qui est devenu le lycée El Hawas, à Sidi Bel Abbès, et le 19 mai 1956, il s'est enfui du lycée, il était interne, et il nous a rejoints au Maroc où nous étions partis puisque mon père était actif dans le PPA et avant de prendre sa retraite, il devait s'enfuir. Au moment où il a pris sa retraite toute la famille a fui vers le Maroc.

Habib

En quelle année ?

Mohamed

Nous sommes partis en 1953. Notre père a poursuivi jusqu'à la retraite et nous a rejoints en 1954.

Habib

Vous étiez où ?

Mohamed

Nous étions à Meknes parce que nous avions déjà une de mes soeurs qui était mariée et vivait à Meknes et qui a pu nous accueillir pour nous aider à trouver un appartement. Et pour rejoindre les rangs de l'ALN, mon frère a fui le lycée à Sidi Bel Abbès, et nous a rejoint à Meknes. De Meknes, il est parti à El Arich, qui est la ville à partir de laquelle les universitaires algériens étaient envoyés soit vers l'Égypte, soit vers la Russie ou les pays de l'Est. Mon frère est parti en Égypte, il est devenu un des premiers officiers de la marine nationale algérienne.

Habib

Sa formation a eu lieu en Egypte.

Mohamed

Égypte et Russie. Il est rentré en 1962 à la tête d'un dragueur de mines, le Sidi Fraj, comme commandant de bord du dragueur de mines.

Habib

Le séjour au Maroc a été difficile ?

Mohamed

Non pas du tout, le séjour au Maroc pour nous, même pour ma scolarité, n'avait rien changé. Je ne pouvais pas faire une école marocaine, donc j'ai été inscrit à la mission, j'ai fait une première partie à la mission française à Meknes, au Lycée Paul-Valéry et ensuite j'ai rejoint le lycée à Sidi Bel Abbès, le lycée Laperrine à l'époque, devenu le lycée Al Djala. Par la suite ce lycée deviendra le lycée Abdelkader Azza, celui-ci avait soutenu une thèse brillante sur Mostefa Ben Brahim, la tradition orale, le Melhoun. Mostefa Ben Brahim vient d'un village des environs de Sidi Bel Abbès et il était poète du Melhoun, un très grand poète du Melhoun.

Habib

Mais c'est extraordinaire comme enfance ! Vous n'avez pas trop souffert pendant l'enfance.

Mohamed

Non, pas du tout. En tout cas, au Maroc, on a été sincèrement très bien accueillis par les familles marocaines, par la société marocaine. Quand on dit peuple frère c'est vrai, ça a son sens par rapport à mon expérience personnelle, quand je dis mon expérience personnelle je parle de mon entourage, de ma famille.

Habib

Et vous êtes retourné en Algérie au moment de l'indépendance.

Mohamed

Oui, à l'indépendance.

Habib

Vous vous rappelez ce moment ?

Mohamed

Oui, je me rappelle du moment où on est partis. J'ai voyagé avec nos bagages sur un camion, avec ma famille qui fuyait la gendarmerie qui venait chercher mes frères pour les recruter à la maison, aussi bien en Algérie qu'au Maroc avant 1956. J'ai un troisième frère qui a été obligé de s'enfuir à Casablanca pour échapper justement au recrutement dans l'armée française. Ça c'est des moments très difficiles à vivre en famille. Mon père a beaucoup souffert de ne pas savoir, de n'avoir absolument aucune nouvelle de ses enfants jusqu'à 62. Je veux dire mes deux frères aînés, celui qui est monté au maquis et l'autre qui est parti, parce qu'il leur était strictement interdit de nous contacter ou de donner des informations sur ce qu'ils faisaient, les lieux où ils étaient, etc. C'est normal. Donc mon père a beaucoup souffert de cette absence pendant à peu près 5 à 6 ans.

Habib

Et vous, vous avez souffert de ça ? Vous en avez un souvenir triste ?

Mohamed

Mes frères m'ont beaucoup manqué, mais je n'en ai pas souffert à titre personnel. Mais pas autant que ma mère et mon père. Et ma mère a été beaucoup plus courageuse que mon père de ce point de vue.

Habib

Est-ce que vous aviez des livres à la maison ? Est-ce que vous lisiez ?

Mohamed

Oui, on avait des livres.

Habib

Votre père lisait ?

Mohamed

Mon père lisait, mais surtout les journaux. Et il écoutait la radio énormément, notamment Sawt el-arab qui était émise à partir de l'Égypte. C'était permanent chez nous. Et on lisait les journaux. Mon père lisait la seule presse qu'il y avait, c'est à dire la presse marocaine ou la presse française, Le Monde à l'époque. Ce que j'ai continué à faire moi-même quand je suis arrivé au lycée. Au lycée pour nous c'était Moudjahid, et à l'ouest c'était La République, qui était publiée en français, avec un hebdomadaire, Algérie Actualité qui a été, je pense, l'école du journalisme algérien, une brillante école du journalisme algérien. Il y avait aussi la presse en arabe à l'est du pays qui était beaucoup plus arabisé parce que la grande majorité de la colonisation et des colons étaient installés à l'ouest où il y avait les grandes plaines. À l'est, c'est les montagnes, en général. Donc la population est restée beaucoup plus attachée à ses traditions, aux langues parlées là-bas, on y parlait plus les variétés linguistiques de tamazight, beaucoup plus qu'ici.

Habib

Est-ce que vous vous rappelez de la première fois que vous avez pris un livre avec l'intention de le lire ? Vous aviez quel âge en gros ?

Mohamed

C'était à l'école primaire. J'étais à Ouled Mimoun, j'ai lu les premiers contes. Je lisais beaucoup plus pour les exercices scolaires que l'on avait à faire. Les livres non scolaires, c'était surtout à partir du moyen. J'étais au lycée de la mission à Meknes. On avait une bibliothèque.

Habib

Au lycée ?

Mohamed

Au lycée, oui. Et chaque week-end, on devait prendre un livre, le lire et faire un compte-rendu le lundi matin dans un des cours que l'on faisait à l'époque, les cours de français.

Habib

Vous vous rappelez quels livres ?

Mohamed

Bizarrement, les premiers livres que j'ai lus et relus, c'était des prix que j'avais eu. Alors, le premier, c'est Le Capitaine Corcoran, j'ai oublié le nom de l'auteur. C'est un peu comme Mowgli. Et ensuite, j'ai eu comme prix une très grande encyclopédie animale. Je l'ai adorée et j'ai lu beaucoup sur les dinosaures, sur les différents animaux, surtout les dinosaures. Ça, c'était les livres que j'ai lus et lus avec plaisir à chaque fois. Et puis après sont arrivés Stendhal, Balzac, Madame de Sévigné, plus tard Zola, mais surtout Balzac. Balzac, magnifique. Bien sûr, plus tard Tolstoï, Dostoïevski, Gogol, Chekhov, les grands. Ça c'est déjà au niveau du bac. Je pense que les premiers ouvrages que j'ai lus à cheval entre littérature et philo, c'était Camus et Sartre.

Habib

Qui de ces auteurs vous a marqué le plus, si c'est le cas ?

Mohamed

Alors, à l'indépendance, ceux qui m'ont marqué, ce sont les écrivains algériens. C'est Dib, c'est Mouloud Feraoun, c'est Mammeri, c'est Assia Djebar. C'est peut-être plus tard Rachid Mimouni. Ce sont des ouvrages qui m'ont permis de me retrouver dans ce que je pensais être moi-même. Un ou deux ouvrages d'Emmanuel Roblès aussi, qui narrait un peu mon vécu en partie, culturellement.

Et c'était une rencontre. Je me retrouvais dans les ouvrages que je lisais. Et c'est très important pour un jeune lecteur, jeune par rapport au moyen et au lycée, de se retrouver dans ces textes qui relèvent du domaine du public. C'est des textes qui parlaient de moi-même. Le métier à tisser, la grande maison, la grande maison j'avais l'impression que c'était ma maison. Ce sont des textes qui m'ont permis de rencontrer cette identité qui avait été quelque part oblitérée par mon parcours au lycée de la mission. Et j'aimerais ici citer, en

hommage, quelqu'un que j'ai beaucoup admiré et qui était aussi un ami, qui a étudié avec moi au lycée, Benaoum Hamida, qui pour moi est un personnage hors du commun. Quand nous étions au lycée, en première et deuxième partie du bac à Sidi Bel Abbès, il était en première année de philo à Alger et il prenait le train un jour avant la fin de la semaine, d'Alger jusqu'à Sidi Bel Abbès, ça demandait 6-7 heures à l'époque, pour nous donner les premiers cours d'histoire et de géographie d'Algérie. Parce qu'avant, c'était uniquement nos ancêtres les Gaulois ! Et lui faisait cela, bénévolement bien sûr, parce qu'à l'époque, il y avait un vide sidéral du point de vue des compétences ! Les gens ne se rendent pas compte du vide qu'il y avait. Il le faisait bénévolement, je veux lui rendre cet hommage parce que c'est quelqu'un qui, pour moi, a été un modèle et c'est comme ça que moi-même j'ai ensuite continué. Alors que j'avais eu souvent la possibilité de faire des carrières à l'étranger, je suis revenu tout le temps en Algérie et à l'Université d'Oran pour continuer ce qu'on m'avait appris, lui, et un autre personnage aussi, immense, le président Houari Boumediène, sans lequel je n'aurais pas pu étudier à l'étranger, ni devenir universitaire.

Habib

Vous l'avez rencontré ?

Mohamed
Non, hélas !

Habib

Est-ce que vous étiez, comme étudiant jeune, jeune avant même d'être étudiant, engagé politiquement ?

Mohamed

Très engagé politiquement. Je fais un autre hommage à quelqu'un d'autre ici, à Sidi Bel Abbès qui est connu, très connu, qui allait devenir ministre de l'enseignement supérieur par la suite, c'est Djilali Liabès qui sera assassiné par le terrorisme à Alger dans les années 90. L'université de Sidi Bel Abbès s'appelle l'université Djilali Liabès. Il était très actif à Alger et quand il venait pendant les vacances à Sidi Bel Abbès, il en profitait pour demander à voir tous les lycéens et nous donner des surnotations pour nous permettre de manifester en même temps que l'UNEA, aussi bien les étudiants d'Alger ou d'Oran que les lycéens de Sidi Bel Abbès. Je me souviens d'avoir eu une ou deux réunions, dans le cadre de l'UNJA qui était l'Union Nationale de la Jeunesse Algérienne, c'était une institution d'État du parti FLN.

Alors, vous parlez d'engagement. Pour le coup d'état du 19 juin 1965, le même Benaoum Hamida était venu et nous avait demandé de manifester. On s'est retrouvés sur une place d'un quartier de Sidi Bel Abbès qui s'appelle le village nègre, que nous appelons Gareba, village où les non-Européens étaient parqués ou vivaient pendant la colonisation.

Habib

Contre ou en soutien ?

Mohamed

Contre, bien sûr, contre.

On a commencé à marcher en scandant "*tahia Ben Bella*" et on est remontés vers la ville européenne. À l'époque on a été pourchassé, bien sûr, par les pompiers entre autres.

Habib

Vous étiez plutôt de gauche, plutôt démocrate ?

Mohamed

Non, à l'époque on ne se positionnait pas par rapport à une gauche ou à une droite. On se positionnait beaucoup plus par rapport à des personnages, des figures politiques qui ont eu une aura pendant les années de la Révolution. Donc pour nous, Ben Bella, c'était un mythe puisqu'il faisait partie des cinq qui avaient été faits prisonniers au château de Fresnes, à partir d'un des premiers détournements d'avions réalisé dans le monde par la grande démocratie française.

Habib

Le baccalauréat, c'était un baccalauréat lettres, j'imagine ?

Mohamed

Oui, bien sûr, philo. Il y avait deux baccalauréats à l'époque. Il y avait le baccalauréat algérien qui était beaucoup plus un baccalauréat de mathématiques puisqu'à Bel Abbès on n'avait pas d'enseignants de lettres, et donc on a passé la première partie en mathématiques et la deuxième partie c'était philo, lettres. Et j'ai passé en même temps le bac philo ici au lycée de la mission culturelle, au lycée Pasteur.

Habib

Le bac philo français ?

Mohamed

Français, oui. Et c'est avec le bac philo français que je me suis inscrit, c'était bien sûr le seul diplôme reconnu à l'époque, avec le bac algérien.

Habib

Vous avez votre baccalauréat français et vous commencez l'université tout de suite ou il y a une rupture ?

Mohamed

Non, tout de suite.

Habib

Vous aviez une bourse ?

Mohamed

Oui, une bourse algérienne.

Habib

Vous étudiez quelle discipline à l'université ?

Mohamed

En première année je fais philo. On avait trois matières essentielles. La première, philo, la deuxième études littéraires générales et la troisième une langue, je faisais anglais. J'ai obtenu mon CELG, le certificat d'études littéraires générales, la première année. Et au lieu de continuer philo ou littérature j'ai décidé, pour des raisons que je ne dévoilerai pas ici, de faire anglais, la matière la moins importante. C'est comme ça que j'ai fait une année d'anglais et ensuite un de mes professeurs, Monsieur Martin, m'a obligé à faire une année de doctorat en Angleterre. On est en 70-71. Je suis parti, j'ai fait une année de doctorat en Angleterre.

Habib

Avec une bourse, j'imagine ?

Mohamed

Non, c'était dans le cadre de conventions entre la France et l'Angleterre. Au niveau du lycée, des jeunes étudiants anglais venaient enseigner l'anglais en tant que locuteur natif de la langue et des Français allaient enseigner en Angleterre. Donc je suis parti en 70-71, j'ai fait lecteur de français dans un lycée du sud de l'Angleterre, près de Portsmouth. J'avais choisi le sud plutôt que le nord parce qu'à l'époque j'admirais énormément un écrivain du sud de l'Angleterre, Thomas Hardy, et je voulais connaître les paysages, l'atmosphère de cette Angleterre rurale qu'il avait décrite. J'ai passé une année là-bas. Quand je suis revenu, il me restait trois certificats, je les ai passés, je les ai eus et je suis venu directement enseigner pendant une année. Et à la fin de l'année, j'ai rejoint le service militaire.

Habib

Vous étiez dans quelle région pour le service ?

Mohamed

J'ai fait l'instruction à Cherchel, une très belle ville. Pour beaucoup le service militaire est peut-être un moment difficile, mais pour moi, c'était une colonie de vacances. Et quand j'ai terminé ma formation, j'ai été affecté à l'amirauté à Alger, j'y ai passé 18 mois.

Habib

Votre thèse de doctorat, elle arrive quand ?

Mohamed

Quand je suis sorti, il fallait passer un test auprès du British Council à Alger. J'ai eu une bourse algérienne et je suis parti faire une première post-graduation en Angleterre.

Habib

En quelle discipline ?

Mohamed

Littérature comparée. Anglais, bien sûr.

Après le service militaire, j'en suis sorti en 1975, je suis allé en Angleterre, j'ai fait la première année à Sheffield et la deuxième année le master à l'université de Warwick. Puis je suis revenu, j'ai repris un poste ici, j'ai continué à enseigner. Je n'ai plus quitté l'université depuis.

Habib

Les sciences sociales sont arrivées quand ?

Mohamed

Elles n'ont jamais quitté mon parcours, puisqu'en tant qu'enseignant d'anglais j'ai travaillé sur la tradition orale, et mes premières publications concernent la tradition orale et le théâtre en Algérie, et à Oran en particulier, sur un dramaturge magnifique qui est décédé, qui est connu bien sûr, Ould Abderrahman. Première publication en 1981 au Centre d'Information et de Documentation de Recherche, qui était à l'époque dirigé par une personnalité transcendante, Djeghloul Abdelkader. Le centre s'intitulait le CRIDSSH, Centre de Recherche, Information et Documents en Sciences Sociales.

Habib

C'était votre première publication ?

Mohamed

J'avais une ou deux publications, mais c'était à l'étranger, en Angleterre, quand j'étais étudiant, sur le cinéma en Algérie. Ensuite, il y a eu des publications dans la revue des langues de l'Institut des Langues Etrangères, mais tout le reste de mes publications, c'est dans Insaniyat et dans Turath, les revues du CRASC.

Habib

A chaque fois, vous mélangez langue et sciences sociales.

Mohamed

J'ai beaucoup travaillé sur les langues et la problématique des langues en Algérie, des variétés linguistiques, du tamazight, et surtout les problèmes de l'enseignement des langues en Algérie en tant que langues étrangères. Bien sûr, pour situer la problématique des langues étrangères, vous êtes obligés de la situer par rapport à la problématique des langues officielles en Algérie. Il faut attendre 2001 pour voir le tamazight devenir langue officielle et nationale.

Habib

Après les événements ?

Mohamed

En 2001, c'est Bouteflika, à l'époque très bien conseillé par Djeghloul Abdelkader qui était conseiller à la présidence et qui a eu cette brillante idée tout à fait légitime d'accorder au tamazight, c'est-à-dire aux variétés de tamazight parlées en Algérie, le statut de langue nationale et officielle.

Habib

Vous, vous parlez le tamazight, non ?

Mohamed

Non.

Habib

Et l'arabe ?

Mohamed

Alors, mon problème avec l'arabe, c'est l'arabe parlé, *derija*. Vous avez peut-être lu les ouvrages de Abdou Elimam, qui a fait beaucoup pour le *derija*, ce qu'il appelle le *maghribi*. Je suis venu à cette problématique par le biais du théâtre. Parce que la langue qui est parlée au théâtre en Algérie, c'est *loghat chaab* (langue populaire). Et donc un des handicaps dont a beaucoup souffert le théâtre c'est son institutionnalisation en tant que corpus écrit.

Par exemple les ouvrages de Kaki n'ont jamais fait l'objet d'un corpus écrit. Il n'y a qu'une fondation Kaki à Mostaganem qui a décidé de reprendre certaines de ses pièces et de les publier très récemment et j'ai participé à cette action en 2024, mais il reste encore un très grand travail. En ce qui concerne Alloula, son épouse qui est à la tête de la fondation a pris en charge le corpus. Il est beaucoup plus élaboré et elle a su récupérer ses travaux et en faire des publications. Du moins, je sais qu'il y a un CD pour sa pièce magnifique "El Khobza", et pour "Le journal d'un fou" aussi.

Habib

Vous-même, vous avez fait du théâtre ?

Mohamed

Non. Si ce n'est dans les Amphi quand j'enseigne ! Pour pouvoir être un bon enseignant, vous êtes obligé d'être convaincu vous-même et sincère dans ce que vous dites. Et donc, de ce point de vue, je pense que j'ai fait un peu de théâtre.

Habib

Le théâtre algérien, il existe ?

Mohamed

Ah oui, magnifique ! Alors, le titre de ma première publication en 81, c'était "la chanson de geste sur la scène algérienne, Al-Halqa, de Ould Aberrahman Kaki". Ould Abderrahman Kaki est un homme merveilleux, brillant, mais qui n'a fait rien d'autre que transposer la scène de Al-Halqa sur une scène moderne, à l'indépendance. Il a grandi à Tikjdid, qui est un quartier traditionnel de Mostaganem, il s'est inspiré de la *halqa* traditionnelle et il a transposé cet espace avec le narrateur principal qui est le *maddah*. Pas dans le sens négatif auquel souvent il est utilisé, mais au contraire dans le sens noble de celui qui a permis à la tradition orale, la poésie orale, le *melhoun*, de survivre à travers une traversée en apnée de 132 années ! C'est mentionné dans la Charte d'Alger de 1964. C'est grâce à la tradition orale et du *melhoun* qu'une grande partie du patrimoine culturel algérien a survécu à 132 années

d'erradication systématique puisqu'il était interdit d'enseigner, les écoles étaient interdites, les madarsa n'existaient qu'en semi-clandestinité. En 1843, les marionnettes Garagouz ont été interdites en Algérie. Dans un article qui a fait l'objet d'une communication il y a trois ans à Alger, mais qui en principe est en voie d'être publié, je mentionne tout un arsenal de lois et de décrets qui interdisent toutes les représentations et les manifestations publiques de conteurs, de poètes et d'acteurs et de *maddahs* bien sûr. Manifestations publiques interdites, quel que soit le motif même dans les rencontres familiales et les fêtes familiales, lors de mariages ou de décès, etc. J'étais lycéen en 1964 à Sidi Bel Abbès et un soir en sortant du lycée, en passant devant le théâtre, j'ai vu une affiche "Diwen el-Garagouz", j'ai acheté ma place et j'ai vu ce spectacle qui, pour moi, était un spectacle sublime, magnifique.

Habib

C'était la première fois ?

Mohamed

C'était la première fois, oui, bien sûr. Alors, comme pour la littérature, c'était la première fois, un, que je rentrais dans un théâtre français officiel ce que je n'avais jamais fait auparavant, et deux la première fois que je voyais des acteurs parler la langue que je parlais à la maison, très important. Et en plus, des acteurs qui venaient de mon espace, qui venaient de derrière, qui remontaient sur la scène. Ça m'a rappelé quand je terminais les cours du lycée, j'allais à *Tahtaha* et je regardais les *halkats* organisées par les *maddahs* qui venaient raconter toutes les grandes histoires.

Et par la suite, en travaillant, en publiant, j'ai vu que Kaki s'était inspiré de Grotowski, grand dramaturge Polonais, comme Brecht, qui ont influencé la plupart des dramaturges algériens à l'époque, en tout cas Alloula et Kaki qui disaient qu'il fallait mettre le public au milieu de la scène. Il faut qu'il ne se sente pas étranger à ce qui se passe, mais bien au contraire qu'il participe de cet événement, pour qu'il sache qu'il n'y a pas de différence entre ce qu'il voit et ce qu'il vit. D'où le principe fondamental de l'engagement.

Habib

Je vais oser une question, un peu par provocation. À quoi sert le théâtre ?

Mohamed

À quoi sert le théâtre ? Comment je peux vous répondre ?

Écoutez, j'ai fait une année en Angleterre. J'ai enseigné dans un lycée, privé. Chaque fin de trimestre, chaque année de lycée, la sixième, la cinquième, jusqu'au bac, ils devaient présenter une pièce. Et avec un patrimoine comme le leur, Théâtre Elisabethain, Shakespeare, 15e siècle, 16e siècle, ils en avaient ! Je ne relie pas l'un à l'autre, mais quand vous pensez qu'au XIXe siècle, un pouvoir impérialiste comme celui de la Grande-Bretagne régnait sur le monde, je pense que, quelque part, ce pouvoir a été la synthèse d'un raffinement culturel très important et indéniable.

Il y a deux ans de cela la ministre de la Culture que l'on avait à l'époque, qui était aussi chercheuse au CRASC, docteur Mouloudji Souria, a signé une convention avec le ministère de l'Enseignement supérieur pour que toutes les universités aient des représentations théâtrales, montent des pièces et travaillent avec les différents théâtres régionaux des

différentes wilayya. C'est une convention qui est normalement mise en application. Je n'ai pas suivi son degré de réalisation, mais ça se fait maintenant. C'est pratiquement institutionnalisé de faire entrer le théâtre. Je pense qu'ils le font entrer aussi à l'école primaire, le théâtre pour enfants, qui a tout le temps existé déjà depuis l'indépendance, et qui avait énormément de succès. Les enfants de l'école primaire avaient leur demi-journée au théâtre à l'époque, et peut-être que le théâtre va finir par reprendre la place qu'il doit avoir dans cette société. Parce que ce théâtre a été pris en charge avant l'indépendance par les *halqats*, le *maddah*, les différents *maddahs*, et les différents poètes, les bardes. Mostefa Ben Brahim était un barde. Ces gens-là ont fait énormément pour sauvegarder le patrimoine. Et je pense qu'on est en train de prendre conscience qu'il va falloir que l'on revienne vers cela, Mais bon, bien sûr, dans le cadre d'une nation il faut que ce soit institutionnalisé, pris en charge par l'État.

Habib

Je reprends la même question, pourquoi vous n'avez pas fait du théâtre ?

Mohamed

Ah, pourquoi j'ai pas fait du théâtre ? Parce qu'à l'époque, la priorité était, un, d'avoir des diplômes, deux, d'avoir un métier, un travail, trois, parce que jusqu'à présent dans la société algérienne faire du théâtre souvent est assimilé, beaucoup moins maintenant, mais assimilé à faire le bouffon. C'est très mal vu et encore plus pour les femmes. Il y a eu des difficultés au début, d'ailleurs. Les rôles de femmes étaient souvent joués par des hommes déguisés. Ce n'était pas systématique et il y a quand même des femmes qui ont eu énormément de courage et qui ont commencé leur carrière au lendemain de l'indépendance. Je pense à une grande actrice, Keltoum, qui est d'ailleurs l'actrice dans *Le vent des Aurès*, de Lakhdar Hamina, c'est un rôle magnifique. C'est une grande dame, Keltoum. J'en profite pour rendre hommage à ces gens-là que j'admire et qui peut-être n'ont pas eu la reconnaissance qu'ils auraient dû avoir, intellectuellement, par rapport à l'université algérienne. J'ose dire que l'article que j'ai fait en 1981 sur Ould Abderrahman Kaki était le premier article universitaire sur le théâtre en Algérie. Il y avait les travaux de Mohamed Aziza, tunisien sur "théâtre et islam" qui mentionnent d'ailleurs le travail de Kaki. Mais en Algérie, je pense que c'est le premier.

Ca a répondu à votre question, finalement ?

Habib

Vous répondez magnifiquement bien. Est-ce que, comme dans beaucoup d'autres pays, le théâtre a été "utilisé", faire du théâtre pour transmettre des idées, des projets politiques, par des acteurs activistes, engagés, militants.

Mohamed

Alors, je vais toujours me référer à deux monuments du théâtre. Il y a Ould Abderrahman Kaki, qui arrive dans les années 70, et ensuite celui qui a pris la relève, c'est un point de vue, Alloula. Alors, pour Kaki, c'était essentiellement, c'est pour ça que j'ai écrit un article qui s'appelle "Kaki dramaturge du Diwan", de réhabiliter le patrimoine traditionnel du pays qui avait été remisé dans la clandestinité pendant 132 années. Et c'était aussi ce qu'il avait vécu, puisqu'il avait une grand-mère qui avait beaucoup de contes et d'histoires

en tête. Les contes et tout ce qui est mythes et légendes étaient souvent pris en charge par les femmes dans la société algérienne et elles transmettaient cela de mère en fille, elles étaient chargées le soir autour du feu de conter ces légendes pour maintenir le lien de ces jeunes, dont je faisais partie, avec la culture qui était la leur avant la colonisation.

Avec Alloula, on est passé au message. Alloula, c'est la grande période des trois grandes révolutions, agraire, culturelle et industrielle. C'est la période de Boumediène. Le théâtre d'Alloula est vraiment un théâtre Brechtien. C'était un théâtre qui avait une mission sociale fondamentale. Ses pièces sont un corpus linguistique de l'arabe parlé incroyable, il était génial, dont la dernière à laquelle on a reproché sa longueur (trois heures), "El lithem". Mais c'est un lexique, un vocabulaire incroyable, qu'il a fait revivre. Son travail c'était le message, mais aussi une renaissance du parlé, de l'arabe parlé, c'est-à-dire de la langue que nous utilisons quand nous allons au marché, quand nous nous plaignons, quand nous vivons, quand nous sommes heureux et quand nous sommes dans la douleur ou la peine, c'est la langue spontanée, naturelle qui revient.

Habib

La langue algérienne, avec les différents accents.

Mohamed

Il y a des gens qui appellent ça la langue algérienne. Oui, oui, aucun problème, la langue algérienne, beaucoup disent l'arabe algérien. Pour moi, c'est tout à fait légitime mais il y a des linguistes qui préconisent des appellations beaucoup plus spécifiques. J'ai cité Abdou Elimam, il appelle ça le *maghribi*, il a fait des travaux qui illustrent très bien l'historique et le développement de ce parler. D'autres appellent *aamia*, d'autres *derija*. Chacun selon son point de vue, mais ce sont beaucoup plus des concepts qui se débattent entre spécialistes à l'université, mais qui n'affectent pas directement le vécu et le développement de cette langue

qui s'est maintenant beaucoup développée depuis l'arabisation. On peut dire aujourd'hui que le français est une langue étrangère, disons une longue seconde. Le terme technique, c'est langue seconde, pas une seconde langue. C'est-à-dire qu'il y a encore des environnements d'immersion linguistique où l'on rencontre le français, dehors, dans les enseignes peut-être moins maintenant, il y a plus d'anglais, dans les panneaux de signalisation, etc., avec l'arabe et maintenant en plus avec le tfinagh, l'alphabet tamazigh de plus en plus, et c'est officiel.

Habib

L'arabisation, c'était une bonne idée ?

Mohamed

L'arabisation a été un moteur fondé sur le volontarisme, qui était à l'époque légitime, de rétablir la langue de ce peuple qui avait été bannie de l'espace public et institutionnel pendant 132 années. Ce que l'on appelle l'arabisation a en effet été prioritaire d'abord et ensuite légitime. Le problème, c'est qu'à l'époque, nous les Algériens n'avions pas les spécialistes que nous avons aujourd'hui pour assurer cette arabisation. Il a été fait appel dans l'urgence à des enseignants qui sont venus du Moyen-Orient et qui, hélas, ont beaucoup plus utilisé cette arabisation dans des objectifs idéologiques que linguistiques.

Ca, c'est le premier aspect que l'on regrette et le deuxième c'est que la seule arabisation qui peut se faire, elle doit se faire à partir de l'arabe que nous parlons nous. Il ne faut pas qu'il y ait, ce que beaucoup ont bien sûr déploré, ce déphasage entre l'arabe qui est parlé à l'école, qui est l'arabe élémenté, et l'arabe qui est parlé à la maison.

Tous nos jeunes apprenants de l'époque ont souffert de cela, en disant que l'arabe qu'ils apprennaient à l'école n'était pas l'arabe qu'ils parlaient à la maison. Ça, ça a été un décalage malheureux. Si à l'époque il y avait eu les spécialistes, les pédagogues, les didacticiens qu'il y a aujourd'hui, je pense que les Algériens auraient pris en charge une excellente transition et revalorisation du patrimoine linguistique algérien, tel qu'il s'est développé pendant des siècles et des millénaires peut-être, enfin millénaires non, mais des siècles au moins depuis la deuxième invasion au XIe siècle.

Habib

Est-ce qu'il y a une relation entre l'arabisation, la politique d'arabisation, et les années 90, les années noires ?

Mohamed

Non, la relation est beaucoup plus idéologique, effectivement par le biais d'une arabisation islamisée. Il y a eu une sorte de dissémination de semences idéologiques qui se sont développées, plutôt une reconstitution de la personnalité algérienne qui a été fondée sur le religieux, la langue, et bien sûr le territoire, la nation, le triptyque de Benbadis. Et je pense qu'il y a eu une déviation, bien sûr. Alors c'est très difficile de tout résumer en quelques phrases, mais il y a eu effectivement des excès d'un point de vue idéologique et je crois que la décennie noire c'était beaucoup plus une réaction épidermique à l'égard du parti unique à l'époque qui était le FLN. Il y a eu les événements de 88, ensuite l'ouverture des partis et c'est ce qui a donné naissance à un parti religieux qui a décidé de prendre le pouvoir par les armes puisqu'on leur a enlevé ce pouvoir acquis par "les moyens démocratiques" qu'étaient le vote ou l'élection.

Le Hamas aussi a été élu, ce n'est pas pour autant qu'on le considère comme étant un parti démocratique. Poutine a été réélu. Maduro au Venezuela a été réélu. Donc je crois qu'aujourd'hui en Algérie on est revenus sur cette notion de démocratie, et en particulier par les exemples que l'on a du monde occidental. C'est un peu pour répondre à la question sur cette pseudo-décennie noire. Ce qui est arrivé après, à mon avis, est encore beaucoup plus grave que ce qui est arrivé pendant la décennie noire. Non pas en termes de vie, mais en termes de gabegie, en termes de corruption, en termes de destruction de l'image de l'Algérie. Voilà, ça c'est mon point de vue, c'est un point de vue.

Habib

Vous avez eu peur pour vous-même pendant la décennie noire ?

Mohamed

J'ai eu peur pour les étudiants. J'ai eu peur pour les filles. Nous, en anglais, on avait une moyenne de 90% d'étudiantes, une moyenne. Ce qui est normal c'est la catégorie sociale la plus brimée qui cherche à s'émanciper par le savoir et aussi par l'indépendance économique naturelle. Le problème qui s'est posé, c'est qu'on venait, on disait "on sait quand on sort,

mais on n'est pas sûrs de rentrer”. Ça, c'est la première chose. On avait des étudiants et des étudiantes qui venaient d'un peu partout, qui prenaient des bus, qui prenaient des taxis, dans des zones un peu isolées, et il y avait des risques. Mais ils venaient, les amphithéâtres étaient pleins. Nous, nous étions, soi-disant, une catégorie professionnelle ciblée, les intellectuels et les universitaires. Et effectivement, pas mal de nos collègues qui voyaient leurs photos affichées à la sortie des mosquées, notamment à Alger, se sont exilés, notamment en France, peut-être dans d'autres régions du monde, on n'a pas de statistiques là-dessus. Mais nous, on est restés. Quand je dis “nous”, il y a beaucoup d'enseignants algériens qui sont restés, qui ont fait face. Il y a eu des assassinats, effectivement. Ce qui était gênant, c'était que quand vous étiez dans un amphithéâtre, s'il y avait un courant d'air et une porte claquée tout le monde fuyait. Il fallait attendre qu'ils reviennent, qu'ils se rendent compte. Certains étaient traumatisés et ne revenaient pas, d'autres revenaient. Quand on rentrait dans la salle, quand on voyait une tête à laquelle on n'était pas habitué, on écrivait au tableau en regardant derrière nous. Parce qu'on pouvait avoir quelqu'un à l'intérieur, il n'y avait pas de surveillance, il n'y avait pas de portique électronique pour vérifier s'il y avait une arme ou pas. Il y a eu des assassinats d'universitaires. On a fait avec, on est restés. C'était un devoir vis-à-vis de nos étudiants, j'estime personnellement que c'était un devoir vis-à-vis de ceux qui nous ont permis de devenir universitaires. Je pense à Benaoum Hamida, au président Houari Boumediène, à d'autres, à Djilali Liabès, d'ailleurs qui a été assassiné à cette période. Ils étaient pour nous des modèles, des exemples, et après tout il n'y avait aucune raison pour que l'on ne puisse pas faire notre métier le plus simplement du monde et assumer nos responsabilités, non pas professionnelles, mais nationales aussi. Mais il y a beaucoup d'enseignants qui sont partis à l'étranger. Hamida avait sa photo affichée à la mosquée, il devait partir parce qu'il était condamné à mort.

Habib

Mais pas vous, vous n'êtes pas parti.

Mohamed

Non, ça ne s'est pas fait systématiquement ici à Oran, mais ça s'est fait de bouche à oreille. Et on savait, on informait, en général on disait à X : “il vaut mieux partir, il vaut mieux ne pas rester, il vaut mieux ne pas aller enseigner, il vaut mieux ne pas aller à telle rencontre”, etc.

Habib

Il y a un jour où vous êtes dit, non, aujourd'hui c'est trop dangereux, je vais rester à la maison ?

Mohamed

Tous les jours étaient dangereux pour nous. Ma femme, qui était enseignante dans le même département que moi, m'a dit que, quand je sortais le matin pour accompagner notre fille à la crèche ou à l'école, quand il y avait une voiture qui était pétaradée ou une explosion, une porte qui claquait, quelque chose comme ça, surtout les voitures, tout de suite elle courait au balcon pour voir. Parce qu'effectivement, c'est arrivé, des enseignants ont été enlevés au

moment délicat où ils ne pouvaient pas se défendre, ici à Oran, au moment où ils sortaient avec leurs enfants pour les accompagner à l'école, pour être assassinés. C'était un moment très difficile et très dur. On protège son enfant. On ne se protège pas soi. Et c'est comme ça que certains ont été assassinés, hélas.

Habib

C'est définitivement terminé, cette histoire ?

Mohamed

Absolument. C'est loin. C'est une période dont on ne veut plus parler parce que le plus grand perdant dans l'affaire, ça a été le peuple. Des deux côtés. Ceux qui mouraient dans les maquis et ceux qui mouraient du côté des institutions nationales, des corps constitués, les deux étaient des enfants de familles algériennes, on a remonté certains contre l'État qui était un État social et socialiste qui faisait énormément pour ce peuple. Malheureusement, il y a eu ces dérives idéologiques qui ont fait que pendant cette décennie il y a eu entre 200 et 300 000 morts.

Habib

En moins de 10 ans.

Mohamed

En moins de 10 ans. À un moment où aucune ambassade étrangère n'est restée en Algérie. Le président Tebboune l'a dit récemment. Elles allaient toutes en Tunisie, à l'exception d'une, l'ambassade d'Italie, qui est restée et qui nous a aidés à tous points de vue et c'est pour ça que pour nous les Italiens, ce n'est pas que le projet Enrico Mattei, c'est autre chose. C'est aussi le partage d'un parcours commun, parce que les Italiens ont payé le prix contre le fascisme de Mussolini. Donc, c'est un peu nous aussi, contre ce fascisme que nous avons vécu, survécu pour certains malheureusement.

Habib

Vous avez perdu des proches ?

Mohamed

Un neveu, qui était médecin traumatologue et qui avait été kidnappé pour soigner dans les maquis.

Habib

Les années 70, la révolution agraire, c'était la belle époque ?

Moamed

Ah oui, c'était la belle époque.

Habib

Et vous avez été volontaire ?

Mohamed

Non, je n'ai pas été volontaire pour la bonne raison que j'ai grandi dans une famille petite bourgeoise. Et pour moi, le volontariat, c'était un rapport à la ruralité qui peut-être concernait les enfants des gens qui vivaient là, pas tellement moi. Ce n'est pas systématique, mettons-nous bien d'accord. Mais pour vous donner une idée par exemple, il m'était interdit de porter des jeans parce que le jean à l'époque, comme disait ma mère, c'était *sarouel el souvria* (qui vient d'ouvriers). Les *souvrias*, ce sont ceux qui s'exilent, soit pour des raisons professionnelles, des manœuvres, et des travailleurs ruraux. C'est un peu culturel. parce que c'est l'esprit qui anime la bourgeoisie citadine de Tlemcen. Dib décrit très bien ce contraste entre les gens de la périphérie et ceux du centre.

Habib

Aujourd'hui, 65 ans après l'indépendance, comment vous regardez l'Algérie ? Les échecs, les réussites ?

Mohamed

En toute sincérité, vous savez, les années 60...

J'ai une soeur qui vivait au Maroc, je vous l'ai dit, et qui est venue en 68 passer des vacances chez nous à Sidi Bel Abbès. La nuit, elle a eu une insuffisance cardiaque. Donc je suis allé à bicyclette à l'hôpital et il n'y avait personne à l'hôpital, c'était vide, il n'y avait même pas de patients. Elle avait besoin d'une bouteille d'oxygène. Et elle est décédée comme ça. Et c'était partout la même chose. Dans les lycées, dans les hôpitaux, dans les services administratifs, il n'y avait rien. Et le pays s'est construit à partir de volonté. Cet incroyable nombre de héros anonymes qui ont fait que ce pays a survécu, à tous les niveaux, même au niveau de l'État. Nos premiers ministres de nos premiers gouvernements c'était des gens, la révolution a été menée par des gens qui n'avaient pas fait l'université, à l'exception d'Abane Ramdane. Mais ensuite, regardez le génie de ceux qui ont rédigé les accords d'Evian. C'étaient des jeunes universitaires, mais qui ont rédigé des accords qui jusqu'à aujourd'hui ont leur importance. Regardez la plateforme de la Soummam, ceux qui ont rédigé la proclamation du 1er novembre, c'est un texte qui est incroyable, magnifique. C'est un texte fondateur, qui pour moi correspond à la convention de 1776 qui a créé les États-Unis. La déclaration d'indépendance de 1776 aux États-Unis va certainement alimenter la déclaration des droits de l'homme par la suite, directement ou indirectement. Mais ces gens-là ont rédigé quand même un texte de deux à trois pages tapées sur une machine dactylo, mais qui a une portée, une perspective, historique, je dis bien historique. Parce qu'aujourd'hui, on vit ce qui dans ce texte a été requis, a été revendiqué. Et la plateforme de la Soummam, c'est le fondement de l'État et de la Nation Algérienne, un peu plus dans le détail, bien sûr, parce que c'est quand même une soixantaine de pages, la plateforme de la Soummam.

Et aujourd'hui, nous sommes un État, nous sommes un peuple et nous sommes fiers de tout ce que l'on a, de tout. Fiers de nos enfants qui ont étudié gratuitement, nous avons étudié gratuitement, nous nous sommes soignés gratuitement, nos chômeurs ont une pension, nos femmes veuves ont une pension, les enfants aujourd'hui, nos enfants d'école primaire ont une cantine obligatoire. Ici à Oran, je crois que sur 360 écoles, il y a plus de la moitié qui ont des cantines. C'est merveilleux, ça n'existe pas ! Ça existe peut-être dans certains pays de Scandinavie. Mais les gens n'en parlent pas. Ça ne les concerne pas. Ils sont dans le business. C'est à la mode maintenant, ils sont dans le business, il faut se faire de l'argent.

Mais vous savez combien ? C'est 11 millions d'enfants entre l'école primaire, le moyen, et le secondaire. 11 millions d'enfants ! Au primaire, il y a 8 millions. Et quand vous allez à la campagne, que vous les voyez sortir en courant avec leurs tabliers, les parents vous disent "on leur donne à manger". C'est-à-dire qu'ils ne sont pas sûrs de manger à la maison le soir, mais ils ont un repas. Alors qu'à l'époque, nous, on n'était même pas sûr d'avoir un repas à la maison.

Habib

Alors, vous semblez être très fier de ce qui a été fait.

Mohamed

Par les anonymes. Il y en a qui sont connus, mais il y a beaucoup d'anonymes.

Habib

Mais si c'était si positif, pardon pour la question mais je ne veux pas éluder, pourquoi il y a autant de jeunes qui quittent ou qui cherchent à quitter le pays, y compris en tentant quasiment un suicide, essayer de traverser la Méditerranée. Pourquoi, à votre avis ?

Mohamed

Écoutez, il faut prendre peut-être les statistiques. Je pense que, d'après ce que l'on voit, pas de statistiques algériennes on n'en a pas, mais des statistiques étrangères donc entre l'Espagne, la France, l'Italie, on est sur une moyenne de peut-être de 3 à 5 000, qui prennent le risque de traverser, *harga*. 3 à 5 000, entre les trois pays. Il y a ceux, bien sûr, qui partent légalement, mais qui ne reviennent pas. Là, on n'a pas de statistiques. Dans ce pays, il y a 47 millions d'habitants, je pense qu'il y en a bien plus. Alors, si vous faites les statistiques du nombre d'Espagnols ou de Français qui quittent leur pays pour aller en Australie ou aux Etats-Unis, je crois qu'on est, nous, bien en deçà du nombre de Français ou d'Italiens qui s'exilent vers d'autres lieux pour des raisons X ou Y, prenez uniquement le nombre de retraités français qui vont vivre au Maroc définitivement.

Habib

Mais ils n'essaient pas de prendre des bateaux de la mort !

Mohamed

Non, non, je suis d'accord avec vous. Nous aussi nous avons beaucoup d'Algériens qui ont les moyens, qui partent à l'étranger, légalement, même illégalement, ils prennent un visa, ils partent, ils ne reviennent pas. Donc je parle surtout de ceux qui partent dans des conditions terribles et qui restent un élément de propagande pour stigmatiser ce qui a été construit dans ce pays. Stigmatiser systématiquement l'Algérie. Il y a 47 millions d'Algériens. Et dans ces 47 millions d'Algériens, la grande majorité a des conditions de vie décentes. Je vais à la campagne, je vais dans les petites villes, les petits villages, je vais dans ma famille, et même à Alger, et je vois les gens, et je vois tous ceux qui ne sont jamais vus par les médias étrangers ou qu'ils ne veulent pas voir. Je ne suis pas en train de réagir

contre ces médias, pour nous ils n'ont aucune importance. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a dans tous les pays du monde, aujourd'hui aux États-Unis on a parlé la semaine passée de 7 millions d'Américains qui manifestent contre Donald Trump, sur 300 millions, c'est énorme 7 millions. Aujourd'hui, en Algérie, vous avez deux types d'Algériens. Il y a les Algériens qui voient le verre plein aux deux tiers, et j'en fais partie, et ceux qui voient le verre vide au tiers. Et il y en a beaucoup, très riches, et très bien installés dans ce pays, qui ont ce regard réprobateur de ce qu'est l'Algérie aujourd'hui. Les raisons sont simples. Elles ne sont pas nécessairement liées au coût de la vie, au chômage. Pas nécessairement. Elles le sont dans une certaine mesure. Mais elles sont liées peut-être à la qualité de la vie. Par exemple, il y a énormément d'Algériens qui aimeraient pouvoir sortir, vivre en couple le soir sans problème, sortir dans un restaurant, un café, ils ne peuvent pas le faire. Ils le font dans les grandes villes, à Oran, c'est courant, vous pouvez ce soir à minuit aller à la Aqid, vous verrez qu'il y a une vie la nuit, plus au centre-ville. C'est courant à Alger, à Constantine, dans les grandes villes. Mais ce n'est pas systématique dans tout le pays. Par exemple, à Tlemcen il y a des gens qui estiment qu'ils ont les moyens mais qu'ils ne vivent pas comme ils pourraient ou ils aimeraient vivre. Il y a des gens qui, peut-être, aimeraient gagner plus d'argent et qui ne gagnent pas autant qu'ils aimeraient ou qu'ils pourraient ou qu'ils estimeraient légitime de gagner. Et il y a les gens qui sont des mécontents permanents par nature parce que la gouvernance dans ce pays n'est pas parfaite, elle est loin d'être parfaite. Mais on gère 47 millions d'habitants et on gère un pays qui est dans une situation difficile, menacé par la sécheresse, les conditions climatiques, menacé par un entourage qui n'est pas tout le temps très serein, je veux dire les pays mitoyens, les frontières, menacé par la drogue, menacé aussi par l'analphabétisme parce que ces enfants que l'on envoie à l'école, on fera tout pour qu'il n'y ait pas de déperdition arrivés à la fac mais l'année passée par exemple il n'y a eu qu'entre 300 et 350 mille qui ont réussi le bac sur 600 à 700 mille candidats.

Cette déperdition c'est un gros problème et il faut peut-être recycler tous ces jeunes qui se sont perdus en cours de route. Ce sont des problèmes prioritaires pour nous. Ce ne sont pas des problèmes qui concernent 2 000 ou 10 000 personnes, ou même 100 000 personnes. Ce sont des problèmes qui concernent des millions de personnes. Le stress hydrique concerne la survie du peuple et du pays, la survie. Si on se retrouve sans eau, les populations du Sud vont être obligées de se rabattre sur le Nord, et une grande partie des terres arables et cultivables sont dans le Nord et elles sont grignotées par des zones urbaines qui s'étalent de plus en plus. Donc il y a des défis majeurs auxquels on doit faire face. Bon, c'est vrai, c'est légitime de penser à soi, à son confort. Mais il faut vous dire qu'il y a des régions, des maisons et des appartements où l'eau est rationnée. Si vous vous levez le matin et que vous n'avez pas d'eau, c'est quand même un problème. Si vous devez aller enseigner, vous ne pouvez pas vous présenter sans avoir fait une petite toilette. C'est un exemple que je prends. Beaucoup moins maintenant, avec les stations de dessalement, le projet serait que jusqu'à 250 km à l'intérieur du pays, qu'il n'y ait plus de stress hydrique dans les grandes concentrations urbaines. C'est un très grand projet et Tebboune en a déjà réalisé certains et je pense qu'il arrivera à réaliser les autres. Le président Tebboune a fait l'ENA, c'est notre génération. C'est le premier président qui n'est pas ancien moudjahid, et on voit les résultats, on voit ce que la formation a fait et a donné. Il a un très grand parcours administratif, une cinquantaine d'années. Moi-même, j'ai passé 45 ans à enseigner à l'université. Je n'ai pas pris la retraite après 32 années comme le stipule la loi. J'aurais pu,

bien sûr. Mais pour l'université, on nous laisse aller jusqu'à 70 et je suis resté jusqu'à 70 ans. J'ai commencé très jeune.

Habib

Un jeune aujourd'hui qui a une vingtaine d'années, 18, 19, 20, même un peu plus, qui ne trouve pas de travail, qui rêve d'un avenir et ne le voit pas. Ce n'est pas eux, ce n'est pas ces gens-là qui essaient de partir ?

Mohamed

Écoutez, la *harga*, c'est des cas désespérés, en général. Ils peuvent avoir plusieurs raisons, plusieurs motifs, d'accord ? Ils ont eu la vie facile, à mon avis et il y a du travail, beaucoup de travail, mais ils n'aiment plus les tâches physiques. Comme d'ailleurs aujourd'hui en Europe, en France, les Français ne font plus les travaux de la rue, je ne comprends pas. Et le gros problème que nous avons, par exemple, c'est avec les plans et le développement de l'agriculture, aujourd'hui, il y a des champs où les récoltes ne sont pas faites parce qu'on manque de main-d'oeuvre à un point tel que parfois, ce sont les femmes et les enfants qui sont pris pour ramasser les petits pois, les fèves. Je vous parle de cas concrets. Dans ma famille, il y a beaucoup de jeunes comme ça mais ils arrivent tous à se débrouiller. Le problème c'est que les jeunes aujourd'hui veulent un travail avec un salaire régulier, et le système D à côté. Et c'est systématique, pratiquement. On n'a pas de statistiques, mais la plupart des fonctionnaires travaillent à côté, même si ce n'est pas eux, leur femme travaille à côté. Quand je dis "travaillent", ils se débrouillent, ils font des métiers de proximité, d'ailleurs il y a pas mal de start-up qui se développent comme ça. Un exemple le plus connu, celui du nombre de jeunes qui sont livreurs en moto. Ça commence à se développer aujourd'hui. Beaucoup de gens qui travaillent dans l'infographie, qui travaillent dans l'industrie, travaillent en tant que saisonniers avec les grandes compagnies comme la Sonatra qui en utilise beaucoup. Ils travaillent dans le Sud et ça rapporte beaucoup plus, en général c'est trois fois le salaire du Nord. Même dans l'enseignement, aujourd'hui quand vous enseignez dans une université dans le Sud, le Grand Sud, à Hadra, par exemple, vous avez trois fois le salaire des enseignants du Nord, et les années vous comptent double là-bas, par rapport à ici. Pour la retraite, c'est quand même assez agréable. Donc il y a certainement pas mal de cas désespérés, mais je pense qu'ils sont moins désespérés que le nombre de grands malades, cancers, diabètes, qui sont pris en charge aujourd'hui. Il faut comparer. Et quand je dis pris en charge, ils sont vraiment pris en charge. L'autisme aussi, de plus en plus. Mais surtout les grands malades, les cancers, les diabètes. L'autre jour, je lisais une statistique effarante, je crois qu'il y avait 300 000 nouveaux cancers par année. Ces gens-là, il faut les soigner. Et puis, c'est des gens qui viennent de la campagne. Et il y a des organismes, notamment des associations, qui prennent en charge les parents, parce que l'hôpital ne prend pas en charge les parents. Donc les accompagnateurs doivent être quelque part. Et tout ce travail se fait, il y a une vie qui se fait, il y a une prise en charge qui se fait, et dont personne ne parle. Parce que c'est une image positive de l'Algérie, et non pas négative.

Habib

Je vais terminer cet entretien, si vous voulez bien, avec une dernière question qui est liée à l'actualité, Gaza.

Mohamed

Pour moi Gaza c'est aussi le Sahara occidental, c'est un problème de décolonisation. Il n'y a pas de statistiques qui sont faites mais je pense que 98% des Algériens vous diront que Gaza, c'est l'Algérie. Quand l'État palestinien se créera et la République arabe sahraoui sera créée, les Algériens auront terminé, Alger ne sera plus la Mecque des révolutionnaires.

Habib

La ville d'Alger, c'est encore la Mecque des révolutionnaires ?

Mohamed

Il y a un article dans la Constitution algérienne qui oblige l'État algérien à financer tous les mouvements de libération. Même si l'Algérien lambda ne le sait pas, une partie des impôts que nous payons part pour aider les mouvements de libération un peu partout. Je ne parle pas de l'époque Mozambique, Angola, Ouganda, Guinée, etc. Non, pas la Guinée, parce qu'ils étaient indépendants avant nous. C'est un article de la Constitution, c'est une obligation. Et donc, de fait, on l'est.

Quand j'ai fait mon instruction à Cherchel, il y avait avec nous des guérilleros d'Amérique latine qui y faisaient la même instruction.

Habib

Vous-même, en tant que personne bien informée, comment vous avez vécu les deux dernières années de Gaza ?

Mohamed

Comme un mépris cynique du monde occidental à l'égard des lois que eux et des valeurs qu'ils ont tout le temps préconisé au sein de l'ONU, après la création de l'ONU, après la Société des Nations et c'est ça ce qui est incroyable, après que cette catégorie juive ait subi l'Holocauste, que ces mêmes gens-là, aujourd'hui, fassent subir l'Holocauste palestinien. Ce sont des génocidaires. Des génocidaires. C'est inadmissible moralement, c'est inadmissible humainement, et c'est inadmissible historiquement. C'est la fin de l'histoire. C'est-à-dire que l'histoire ne peut plus s'écrire maintenant. Pour écrire l'histoire, il vous faut une échelle de valeur, il vous faut des critères, il vous faut des principes de méthodologie pour pouvoir dire, voilà ce qui a été fait, et voilà ce qui

est moralement acceptable, le bien. C'est ça le sens de l'histoire. C'est, à partir de l'étude de ce qui s'est passé, définir ce qui est bien et ce qui n'est pas bien, de façon à pouvoir progresser vers le bien. C'est la fin de l'histoire. On n'arrive plus à comprendre. Ou alors, je pense que dans le monde occidental, je parlerais surtout pour l'anglais et pour le français, il y a ce que j'appellerais une rupture sémantique. Les termes qu'ils utilisent n'ont plus la même définition pour nous que ceux que leurs institutions nous avaient enseignés.

Je vais vous donner un exemple, vous me dites "démocratie", je n'en veux pas parce qu'elle représente ce que je vois dans le monde occidental. Vous me dites "autoritarisme", je dirais oui. Je compare la Chine à l'Inde par exemple. En Inde, on dit que c'est la plus grande démocratie au monde, c'est vrai, mais vous avez pratiquement 700 millions d'hindous qui

vivent avec un revenu en deçà du seuil de pauvreté absolue. 700 millions, c'est la plus grande catégorie sociale vivant dans la misère au monde et on dit que c'est la plus grande démocratie. Cette démocratie je n'en veux pas. C'est vrai qu'il y a l'autoritarisme en Russie, c'est vrai qu'il y a l'autoritarisme en Chine, mais quand même, je ne dis pas que ce n'est parfait, mais la Chine aujourd'hui à tous points de vue, sur l'éducation, la santé, la technologie, est en avance sur le monde, très en avance sur le monde. Donc s'il y a de l'autoritarisme en Algérie, je suis d'accord et je suis pour.

Habib
Merci beaucoup.

Mohamed

Je vous en prie. Ça a été un plaisir de vous parler et aussi peut-être de parler de choses dont on n'a pas souvent parlé en Algérie, dans le public et dans la société. Je parle même dans ma famille. Les gens n'ont pas le même point de vue. Et mon point de vue peut paraître parfois radical. Il ne l'est pas. J'essaie de m'arranger pour qu'il soit aussi objectif que possible. Mais il est certain que dans beaucoup de domaines, j'ai peut-être tort.